



## **Aragon et Simon, le traumatisme comme ouvertures à deux poétiques**

Marie-Christine Mourier  
Maître de conférences en littérature  
I.U.T. de L'Université de Lille 2  
Laboratoire CALHISTE, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Louis de Cazenave, l'un des derniers poilus de la Première guerre mondiale, âgé alors de 109 ans, a déclaré peu de temps avant de mourir en mars 2007,<sup>1</sup> vouloir que ses obsèques se déroulent dans « la simplicité ». Il refusait par là, à l'avance, les obsèques solennelles promises au dernier poilu. S'en expliquant à la télévision<sup>2</sup> il a alors cette phrase péremptoire, catégorique, phrase qui explique son refus : « la guerre ça ne se comprend pas ». Cette phrase bouleversante nous renvoie à un ailleurs qu'il n'est pas possible de prendre avec soi, de comprendre, d'assimiler dans une chaîne logique ou dans une phrase, dans une symbolique, dans des images ou dans une cérémonie. La guerre pour ce monsieur et je vais tenter de le démontrer pour Aragon et Simon a été le traumatisme majeur, découverte de l'autre côté des mots et des choses.

Aragon et Simon ont en effet été stupéfiés, et le mot appartient à leur vocabulaire, par cette chose incompréhensible qui leur arrivait ; la guerre a été l'irruption, la découverte d'un réel qui ne pouvait pas être mis dans une logique langagière ou symbolique. Dans ce vide, cette incohérence, cet informe, ce manque absolu il fallait inventer des phrases. Par là même le traumatisme de la guerre a donc été paradoxalement l'impulsion de l'écriture car indicible et donc formant un trou permanent qu'il a fallu remplir en permanence des mots d'images de phrases.

### **Deux hommes trois guerres**

#### **Aragon, de Couvrelles à Dunkerque**

Aragon et Simon n'ont pas vécu les mêmes guerres y compris quand ils combattaient comme en 40 à quelques kilomètres de distance. Reprenons-les faits simplement tout d'abord pour Aragon. Celui-ci ayant eu la révélation sur le quai de la gare de sa réelle filiation

---

<sup>1</sup> Entretien publié par le quotidien auvergnat *La Montagne* ( édition du 31 mars 2007)

<sup>2</sup> France 2, dimanche 1er avril 2007.



part donc sur le front en juin 1918 comme médecin auxiliaire<sup>3</sup>. Il a pour l'instant écrit quelques rares poèmes et plusieurs textes de prose. Aragon fait preuve immédiatement d'une bravoure qui lui vaut la croix de guerre. Le six août 1918 il est enseveli trois fois à Couvrelles et repassant par là au gré des avancées et reculs des armées découvre, ou invente, qu'il découvre, une tombe avec son nom.

En septembre au *Chemin des dames* il commence à écrire *Anicet ou le panorama roman*. D'entrée il s'agit là d'un très grand roman. Tous ces faits ont été analysés lors du colloque dont est tiré le livre *Aragon et le nord*<sup>4</sup> édité par les Presses Universitaires de Valenciennes. Lors de ce colloque Daniel Bournoux a insisté sur un fait, à mon avis sous-estimé, à savoir la vie protégée d'Aragon jusque là. On connaît bien le trouble identitaire majeur que sa filiation de carnaval a forgé mais on oublie un peu, je crois, l'affection profonde qui le liait à sa sœur-mère et la protection qu'elle avait mise en place. Aragon au *Chemin des dames* a vécu un double traumatisme. Cela aurait pu le tuer. Il aurait pu se tuer. Je crois qu'il a calmement examiné cette éventualité lors de sa participation à l'occupation de la frontière allemande et qu'il a décidé en lieu et place de poursuivre l'écriture de son roman. Aragon on le sait a alors participé au dadaïsme et au surréalisme mais leur « cache-toi guerre » ne pouvait le satisfaire totalement. Le rapport impitoyable au réel imposé par le *Chemin des dames* le programmait pour une sortie du surréalisme.

En 1940 Aragon, à nouveau mobilisé, vit une guerre selon moi assez différente, au départ, de celle de 1914. Politiquement tout d'abord il a une analyse de ce qui se passe et d'autre part il participe de manière très active au conflit luttant contre la folie de la guerre avec ses armes de médecin auxiliaire. Il est au cœur des armées et traverse avec son équipe de santé toute la zone de combat. Il participe à la guerre dans les mines et sauve de nombreux blessés, en particulier marocains, à Carvin. Je crois qu'il y avait une forme de surexcitation qui portait Aragon et ses camarades de combat, surexcitation qui lui masquait, pas complètement tout de même, l'intraitable de la guerre. Quand il y a des mots et des actions le « réel » comme surgissement de l'indicible fait moins facilement irruption. Mais au bout de la course des armées, de la déroute, il y a eu Dunkerque et Dunkerque c'est le deuxième Couvrelles. Face à

---

<sup>3</sup> Pour la biographie d'Aragon voir en particulier l'*Album Aragon* de la Pléiade, iconographie choisie et commentée par Jean Ristat, Gallimard, 1997, et *Aragon, commencez par me lire*, Jean Ristat, collection « Découvertes », Gallimard, 1997. Pour l'ensemble des références qui suivent Paris est le lieu d'édition.

<sup>4</sup> *Aragon et le Nord, créer sur un champ de bataille*, études réunies par Stéphane Hirschi et Marie-Christine Mourier, Presses Universitaires de Valenciennes, 2006.



Revue Baobab: numéro 4  
Premier semestre 2009

Dunkerque Aragon place l'impossibilité de la description, de l'organisation de quelque chose de l'ordre de la logique :

Celui qui a vu Dunkerque, ce qu'on appellera désormais Dunkerque, et qui n'est pas une ville, un port, un souvenir historique ou administratif, mais Dunkerque, le nôtre, le Dunkerque de pas huit jours qui demeurera le Dunkerque de l'éternité, le Dunkerque la fin mai 40 et des premiers jours de juin, comment en garderait-il une image raisonnable ?<sup>5</sup>

et quelques lignes plus loin

Mais cette mise en scène des derniers jours, cette lourde insomnie des sables et des ruines, cette traversée des flammes, comment voulez-vous, comment, que j'arrache du fond de mon œil les souvenirs de cette abominable vision ? Comment pourrais-je le décrire ?<sup>6</sup>

Aragon est passé, à Dunkerque, à nouveau, de l'autre côté des choses, cet autre côté qu'il avait si bien posé en 39 à la fin des *Voyageurs de l'impériale* :

Et Pascal en entend monter la rumeur, comme un homme perdu à un carrefour d'orages.

[...] Il est au seuil de la fureur inhumaine.[...] Voici l'autre côté des choses, où se déversent des fleuves capricieux dans la vallée de la rigueur. Voici l'autre côté de la vie, où tous deviennent les jouets d'un même vent terrible et les ombres dansent très haut, au-dessus des hommes, au-dessus des morts..<sup>7</sup>

### **Simon, mai 40 dans les vergers de la Wallonie et de l'Avesnois.**

Simon a aussi sa guerre de 14 dans sa biographie. Son père, capitaine d'infanterie de marine, meurt, en effet, le 27 août 1914. Simon avait alors un an. La tombe du père a été recherchée par sa femme, ses deux sœurs, et l'enfant. Leur « l'implacable errance »<sup>8</sup> s'est arrêtée devant un cimetière militaire à Jaulnay, à proximité de la Meuse<sup>9</sup>. Dans les années qui précèdent 1939, Simon, livré à lui-même, héritier d'une modeste fortune qui le dispense d'avoir à gagner sa vie, mène celle-ci d'une façon paresseuse. Il voyage, participe un peu à la guerre d'Espagne, hésite entre peinture et écriture. C'est un dilettante. Le 27 août, 1939, jour

---

<sup>5</sup> *Les Communistes*, Œuvres romanesques croisées, tome 26, p 248.

<sup>6</sup> Id.

<sup>7</sup> *Les Voyageurs de l'impériale*, Œuvres romanesques croisées, tome 16, p.310.

<sup>8</sup> *L'Acacia*, Édition de minuit, 1989, p. 15.

<sup>9</sup> Le premier chapitre de *L'Acacia* raconte cette quête.



Revue Baobab: numéro 4  
Premier semestre 2009

anniversaire donc de la mort de son père, Simon est mobilisé au 31<sup>ème</sup> régiment de dragons. Il sera brigadier du 1<sup>er</sup> escadron de cavalerie montée. Son régiment fait partie de la brigade de cavalerie commandée par le général Barbe, elle-même partie de la neuvième armée, dite armée Corap. Il fait donc partie, rappelons-le, d'un escadron à cheval et trouvera en face, rappelons-le aussi, l'armée allemande et ses chars. Il passe l'hiver dans les Ardennes. Son escadron se déplace ensuite dans l'Avesnois en avril 40. Le dix mai c'est le début réel de l'offensive allemande. L'escadron de Simon quitte la France, précisément la forêt de Trélon, à midi, pour la Belgique. Le vendredi 17 mai l'escadron est de retour en France ; il y est quasiment anéanti. Le 18 mai Simon est fait prisonnier. Simon à cheval n'est pas en position de se battre réellement, il subit et fuit. Trois événements traumatiques majeurs interviennent dans cette semaine de mai ; le premier événement, a lieu le 12 mai en Belgique sur une voie de chemin de fer ; l'escadron de Simon, alors qu'il était de l'autre côté de la Meuse au lieu-dit Lez Fontaine<sup>10</sup>, légèrement au nord de Natoye, a été attaqué par des éléments terrestres allemands.

L'ordre de retraite est donné le 12 au matin sans que le contact ait encore été établi avec l'ennemi. Vers midi l'escadron se fait surprendre [près du hameau de Lez Fontaine] par des éléments motorisés ennemis et est dispersé.<sup>11</sup>

Le deuxième événement est ce que Simon a coutume de nommer « l'embuscade ». Celle-ci a eu lieu le 17 mai à la sortie de Coulsore, en France donc, en Avesnois, au retour de la Belgique. Là encore nous avons l'emplacement précis. En fait plus le temps passe et plus les textes et les hors-textes, se font précis sur ces événements :

17 mai – Après avoir battu en retraite pendant la nuit, l'escadron à la tête duquel est venu se placer le colonel Ray tombe vers huit ( ?) heures [...] du matin dans une embuscade tendue par les blindés allemands déjà parvenus dans le village de Coulsore, à la frontière française. L'escadron est pratiquement anéanti.<sup>12</sup>

Dernière note de cette gamme funèbre, la mort, à la sortie de Sars-Poteries, de son colonel, le colonel Ray. Là aussi les faits sont clairement établis par Simon :

---

<sup>10</sup> « Après la guerre je suis revenu voir l'endroit. Le hameau s'appelle Lez Fontaine (au singulier) [...] » *Le Jardin des Plantes*, Édition de minuit, 1997, p.64.

<sup>11</sup> Claude Simon, « Le petit historique du 31<sup>e</sup> Dragons », in *Claude Simon*, Revue des Sciences Humaines, Tome LXXXIV, Presses de l'Université de Lille 3, 1990 p. 29-33.

<sup>12</sup> Id.



Vers dix heures ( ?) le colonel Ray accompagné du chef d'escadron Cuny se dirige (toujours à cheval) vers Avesnes-sur-Helpe par *La Route Solre-le-Château – Avesnes*. Il ne lui reste plus alors de son régiment que deux cavaliers (dont moi). [...]  
Peu après avoir traversé le village de Beugnies, le colonel Ray et le commandant Cuny sont abattus par un parachutiste allemand.<sup>13</sup>

Les données biographiques viennent de textes et d'un échange de courrier avec Anthony Cheal Puch. C'est pour lui que Simon retrace « Le petit historique du 31<sup>e</sup> Dragons ». Simon marque lui-même sur une carte les événements, la date, cherche les heures. Il précise d'ailleurs qu'il est revenu sur les lieux. Il a même pris la peine d'examiner les blockhaus restés sur place, beaucoup intacts... Toute sa vie sera un retour sur ces événements. Le traumatisme de cette semaine de mai 40 a en effet été terrible et vécu comme l'irruption de forces inhumaines, hors de la logique de l'homme :

[...] comme si toute logique et toute cohérence allaient à l'encontre de ce qu'il était en train de vivre, [...] ( peu à peu conduit en cinq jours à admettre qu'il lui était donné de voir en action les forces tenues habituellement cachées par quelque artifice ( ou en sommeil par pure indolence de leur part) et reprenant leurs droits imprescriptibles, animées de leur formidable férocité à la fois aveugle, négligente et sommaire, obéissant à cette irrécusable logique, à cette irrécusable cohérence propre aux éléments et aux lois naturelles),[...]<sup>14</sup>

Le traumatisme fait passer Simon de l'autre côté du miroir. Simon naît alors une seconde fois. Là dans le printemps calme de la Wallonie et de l'Avesnois, au cœur des vergers de pommiers et des haies bocagères, par une belle semaine ensoleillée, du 10 au 17 mai 1940 l'impensable est en effet survenu. Pas la guerre prévue, pas celle imaginée, autre chose. Quelque chose de l'ordre du cosmique, quelque chose qui efface même en partie la présence des belligérants, quelque chose qui bouleverse toutes les catégories en particulier celles qui séparent intérieur et extérieur, haut et bas. Les romans eux s'acharnent à installer du sens dans ce trou. Ce sens est vécu consciemment comme illusoire car nous sommes dans l'indescriptible. Simon dans *Les Géorgiques* interrompt ainsi soudain sa narration et se décrit arrêtant sa phrase :

---

<sup>13</sup> Id.

<sup>14</sup> *L'Acacia*, p. 294.



Des chevaux se cabrent ou s'écroulent et la tête de l'escadron qui s'était engagée sur la droite dans un chemin de traverse reflue en désordre vers la croisée des chemins où elle se heurte aux cavaliers du dernier peloton attaqués par derrière et arrivant au galop. Ils comprennent alors qu'ils sont tombés dans une embuscade et qu'ils vont presque tous mourir. Aussitôt après avoir écrit cette phrase il se rend compte qu'elle est à peu près incompréhensible pour qui ne s'est pas trouvé dans une situation semblable et il relève sa main.<sup>15</sup>

On le voit Simon fait rebondir son texte sur le mot « comprennent » qu'il rejoue en « incompréhensible ». Au sens propre la plume lui tombe des mains. Il est dans le non descriptible. Raison de plus pour le décrire. Ce qui nous intéresse c'est précisément cet aller et retour entre le moment où la plume tombe devant l'incompréhensible et celui où il faut tout de même écrire ; ce sont les poétiques inventées par Simon et Aragon donc au cœur du traumatisme. Commençons par Simon au mépris de la chronologie parce que je choisis une lecture en retour sur Aragon à partir de Simon.

### **Simon, poétique d'une fragmentation et d'un tâtonnement**

De nombreux romans de Simon s'inscrivent explicitement autour de ces événements ; il suffit de les lire pour s'en convaincre. C'est explicite dans les plus grands romans, un peu plus caché dans *La Bataille de Pharsale*, *Orion aveugle* et sa réécriture *Corps conducteurs*. Chaque roman joue la partition différemment mais la ligne traumatique est la motivation de l'écriture. Simon est devenu autre en mai 40 et c'est ce qu'il a à dire, même malgré lui. À plusieurs reprises Simon parlant de ce que j'appellerai l'avant-traumatisme dira d'ailleurs en parlant de ses personnages et des soldats qu'ils étaient comme « vierges » : [...] et maintenant je pensai que nous étions quelque chose comme des vierges, de jeunes chiens malgré les jurons les grossièretés que nous proférions, vierges parce que la guerre la mort je veux dire tout ça[...]<sup>16</sup>

On note l'imprécision du « ça » qui ici désigne aussi le camp de prisonniers. Le « ça » peut être ce qui résiste à la description classique mais qui est là à décrire tout de même. L'événement disloque en effet l'apparence du monde, sa représentation. Il y a clairement un avant et un après mai 40. Ce sont les métaphores sur la dislocation qui décrivent le monde de l'après ; elles sont innombrables :

<sup>15</sup> *Les Géorgiques*, Éditions de minuit, 1981, p. 47.

<sup>16</sup> *La Route des Flandres*, « collection double » Éditions de minuit, 1982, p. 111.



[...] au milieu de cette espèce de décomposition de tout comme si non pas une armée mais le monde lui-même tout entier et non pas seulement dans sa réalité physique mais encore dans la représentation que peut s'en faire l'esprit ([...]) était en train de se dépiauter se désagréger s'en aller en morceaux en eau en rien[...]<sup>17</sup>

*La Route des Flandres* se clôt sur cette désagrégation :

[...] le paysage tout entier inhabité vide sous le ciel immobile, le monde arrêté figé s'effritant se dépiautant s'écroulant peu à peu par morceaux comme un e bâtisse abandonnée, inutilisable, livrée à l'incohérent, nonchalant, impersonnel et destructeur travail du temps.<sup>18</sup>

Cette désagrégation appelle l'incohérence ; le temps n'ordonne plus. Rien n'ordonne plus rien dans une logique. L'incohérence est reine car le réel qui a surgi n'est pas manipulable, compréhensible, symbolisable :

[...] pouvant maintenant sentir en lui cette chose qui dans le vocabulaire cohérent et logique devait avoir pour nom peur, sauf qu'elle ne se manifestait par rien de logique ou de sensé ([...]) mais se traduisaient au contraire sous le grand soleil par une innommable sensation de vide, de glacial, d'irréparable, et si ça avait une couleur, c'était couleur de fer, grisâtre, comme s'il était entré pour ainsi dire maintenant dans un état de mort virtuelle<sup>19</sup>

Cette découverte est fondatrice, comme est fondateur l'effort fait dans le même temps pour décrire l'innommable, l'illogique, l'insensé, l'irréparable et le glacial par une couleur. Retraduire cette incohérence créera une poétique de la fragmentation, fragmentation du texte en miroir de la fragmentation. Il faudra dire l'innommable et c'est sans doute pour cela que le personnage par qui la catastrophe arrive dans *La Route des Flandres*, le capitaine est quasi innommable puisque son nom ne se dit pas comme il s'écrit et que tout lecteur confronté à cette injonction va tout le long de la lecture du roman buter sur le mot. La déstabilisation provoque naturellement un questionnement sur le statut du réel et de l'irréel. Elle fait basculer le monde dans l'irréel, dans l'incompréhensible. Tout paraît irréel, les militaires sont comme sortis de cartons où ils étaient en attente de la guerre, les soldats sont souvent décrits comme des soldats de plomb, des jouets d'enfant. La découverte traumatisante de cet ailleurs,

---

<sup>17</sup> Id., p. 16.

<sup>18</sup> Id., p.296.

<sup>19</sup> *L'Acacia*, p. 296.



irréductible réel, conduit l'homme à redevenir une bête. Là aussi les métaphores sont extrêmement nombreuses en particulier dans *La Route des Flandres* qui décrivent le narrateur après l'embuscade comme retournant à l'état de chien, de singe ou d'insecte, de crustacé. On retrouve le même fil de métaphores dans *L'Acacia* et *Les Géorgiques*. L'homme, redevenant bête, lape l'eau de la vie, comme d'ailleurs il lape la femme. Femme et monde naturel sont donnés comme intercesseurs vers un retour provisoire à une certaine réalité. Ce retour à l'état de bête est cohérent avec le désir d'enfouissement dans le fossé ou le marais, désir d'enfouissement qui est aussi désir de retour à la à la matrice : [...] peut-être étais-je mort [...] peut-être étais-je toujours couché là-bas dans l'herbe odorante du fossé dans ce sillon de la terre respirant humant sa noire et âcre senteur d'humus lapant son chose rose<sup>20</sup>

Le monde de Simon déstabilisé, fragmenté par ce surgissement de l'innommable et de l'incohérence, est un monde désorganisé sur le plan temporel et spatial. Dans *Les Géorgiques* le conventionnel lance la question « mais ou irez-vous » ; cette question passe les siècles pour conduire le personnage de 40 à s'interroger sur l'espace qui est le sien après mai 40. La question du temps est aussi fondamentale. Simon écrivant à Puech, très curieusement, revient dans cet hors roman qu'est cet échange épistolaire, à l'heure qu'il était lors de l'embuscade ; il ne parvient pas à dire avec certitude le moment précis. Tous les romans de Simon s'interrogent sur cette question du temps car la rupture temporelle a paradoxalement fait basculer dans le temps de la seconde, de l'instant : « [...] avaient été attaqués, désagrégés par une flamme concentrée en une fraction de seconde, secouant l'air, le paysage tout entier comme un vulgaire décor de toile,[...]»<sup>21</sup>.

Le travail du texte doit remettre cette seconde dans une logique temporelle, même si illusoirement, et on le voit ce qui était avant le réel est devenu « décor de toile ». Le temps devient alors comme une matière, une sorte de boue, un « lent glacier en marche englobés dans cette épaisseur glauque ».<sup>22</sup> La transformation du temps en matière boueuse, poisseuse va avec la mise en place d'un formidable obstacle entre le/les narrateurs et le monde. Etre passé de l'autre côté du miroir se métaphorise en effet par une obsédant réseau d'images sur

---

<sup>20</sup> *La Route des Flandres*, p. 242.

<sup>21</sup> *Les Géorgiques*, p.130.

<sup>22</sup> *La Route des Flandres* p. 263.





Revue Baobab: numéro 4  
Premier semestre 2009

le verre, la taie sur l'œil, le papier de cellophane. Le monde apparaît comme coupé du personnage par du verre ou même englué dans du verre : « [...] il éprouve la sensation d'être séparé du monde extérieur par la pellicule craquelée et brûlante que forment sur son visage non seulement la saleté mais encore son état d'extrême épuisement <sup>23</sup> »

Cette pellicule de verre qui sépare les narrateurs du monde est menace de cécité ce que traduit et joue la poétique du tâtonnement à l'œuvre particulièrement dans la construction des phrases dont les parenthèses sont autant de reculs et de doutes concrétisant dans les mots le tâtonnement à dire et inventer.

### **Aragon, poétique d'une consternation du temps**

Revenons à Aragon au mépris de la chronologie. Offrons-nous cette lecture en rétrospective parce que Aragon avance beaucoup plus masqué que Simon. Il a caché Couvrelles et le Chemin des Dames comme étant une de ses expériences majeures et ce pendant des années. Il a couvert Couvrelles mais l'expérience, l'événement, est là reconnaissable entre tous en particulier par la dislocation de l'espace et du temps qu'il a provoquée. Et notre lecture de Simon nous permet de mieux la lire. Le premier poème qui fait allusion à l'événement de Couvrelles<sup>24</sup> le fait de manière cryptée :

#### SECOUSSE

BROUF  
Fuite à jamais de l'amertume  
Les prés magnifiques volants peints de frais tournent  
  champs qui chancellent  
Le point mort  
Ma tête tinte et tant de crécelles  
  
Mon cœur est en morceaux  
  le paysage en miettes  
Hop l'Univers verse  
Qui chavire L'autre ou moi  
L'autre émoi La naissance à cette solitude  
Je donne un nom meilleur aux merveilles du jour  
J'invente à nouveau le vent tape-joue  
Le vent tapageur  
Le monde à bas je le bâtis plus beau

---

<sup>23</sup> *Les Géorgiques*, p. 52-53.

<sup>24</sup> À propos de cet événement et de ses différentes réécritures voir en particulier l'article de Roselyne Waller « Couvrelles comme métaphore », dans *Aragon et le Nord, créer sur un champ de bataille*, ouvrage cité.



Sept soleils de couleur griffent la campagne  
Au bout de mes cils tremble un prisme de larmes  
Désormais Gouttes d'eau

On lit au poteau du chemin vicinal  
ROUTE INTERDITE AUX TERRASSIERS  
6 Août 1918<sup>25</sup>

Le poème fait partie du premier recueil d'Aragon, *Feu de joie*. Ce n'est que lors de la parution des Œuvres Poétiques complètes sous la direction d'Aragon lui-même qu'une petite note raconte l'événement auquel il est fait référence. Notons que deux strates se mettent en place, la strate qui donne l'événement, le traumatisme, « champs qui chancellent », « paysage en miettes », « l'Univers (avec majuscule) qui verse », doute sur le je (l'autre ou moi) et point mort, comme un point temporel à l'arrêt... et seconde strate mêlée à la première mais qui prend force peu à peu dans le texte celle de la naissance à soi à partir d'un doute identitaire

L'autre émoi La naissance à cette solitude  
Je donne un nom meilleur aux merveilles du jour  
J'invente à nouveau le vent tape-joue  
Le vent tapageur  
Le monde à bas je le bâtis plus beau

L'événement est donc, chavirement de la réalité, apparition d'une autre temporalité, aperçu du réel et acte de naissance. Si l'on s'en tient à la narration ou à l'évocation stricte de l'événement on peut dire que Aragon n'y fait plus allusion dans ses textes jusque en 1956. En 1956 paraît *le Roman Inachevé*, recueil important à plus d'un titre. La guerre de 14/18 est un des fils rouges du texte. Le premier poème décrit le jeune Aragon errant dans les rues de Paris avant le départ pour le front :

Sur le pont neuf j'ai rencontré  
Semblance d'avant que je naisse  
Cet enfant toujours effaré<sup>26</sup>

Cet autre qui erre dans le pays d'avant la guerre de 14 n'est pas encore né. Ce sont les tout premiers vers du recueil. C'est donc dans ce même recueil que pour la première fois Aragon

---

<sup>25</sup> Aragon, *Feu de joie*, « Secousse », Œuvre poétique, Livre Club Diderot, tome 1, p. 114-115. 1974. Le A majuscule de Août est d'Aragon.

<sup>26</sup> *Le Roman inachevé*, L'Œuvre poétique, Livre Club Diderot, 1980, p. 252. Les italiques sont d'Aragon.



revient sur les événements de Couvrelles, de manière cryptée à nouveau puisque le texte ne fait plus allusion à la « Secousse ». Il ne met en place que la question identitaire :

Or nous repassions sur la Vesle  
Après six semaine deux mois  
À huit cent mètres de Couvrelles  
Qui sont ces défunts que l'on voit  
Fosses fraîches et croix nouvelles  
[...]  
Mais l'inscription que dit-elle  
Je lis et je ne comprends plus  
C'est pourtant mon nom que j'épelle  
J'ai-t-il mal vu j'ai-t-il mal lu  
Si c'est ma demeure mortelle  
Qui dort au pied de ce talus

Le cœur muet les yeux au ciel  
Depuis six semaines deux mois  
Dans la terre au bord de la Vesle  
À l'ombre d'une croix de bois  
À huit cent mètres de Couvrelles  
Quel est celui qu'on prend pour moi<sup>27</sup>

Entre ces deux textes pas d'allusion à l'événement mais une poétique qui se met en place autour de la dislocation du temps et de l'espace, une poétique qui cherche à reproduire à partir de la fragmentation, l'événement, par une quête du « point mort ». La dislocation de l'espace et du temps est au cœur de l'écriture qui suit immédiatement l'expérience de Couvrelles. En voici quelques exemples tirés des textes ou contemporains en partie du *Chemin des dames* ou écrits très peu de temps après. Et tout d'abord l'*incipit* de *Anicet*. *Anicet* a commencé à être rédigé sur *Le Chemin des dames*.<sup>28</sup> C'est un texte qui est posé comme en rapport avec *Le Chemin des dames* alors qu'il n'y ait fait aucune allusion. Par contre la déstabilisation du temps et de l'espace est posée dès la première ligne : « *Anicet* n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace<sup>29</sup> » et quelques lignes plus loin dans la bouche d'un certain « Arthur » : « Je m'appelle Arthur et je suis né dans les Ardennes, à ce que qu'on m'a dit, mais rien ne me permet de l'affirmer, d'autant

<sup>27</sup> Id, , « Quel est celui qu'on prend pour moi », p 302.

<sup>28</sup> ou pas d'ailleurs car Aragon revient sur cette question en se contredisant.

<sup>29</sup> *Anicet ou le Panorama, roman*, La Pléiade, tome 1, 1997, p.14.



Revue Baobab: numéro 4  
Premier semestre 2009

moins que je n'admets nullement, comme vous l'avez deviné, la dislocation de l'univers en lieux distincts et séparés.[...] »<sup>30</sup>

Le texte dans son ensemble cherchera à retraduire cette dislocation des lieux et des temps en particulier par une érotique particulière, érotique qui sera plus largement exploitée dans *La Défense de l'infini*.

Le deuxième texte qui traite de manière explicite de la confusion de l'espace et du temps est *Les Aventures de Télémaque*. Il a été écrit à Sarrebruck lors de l'occupation de cette partie de l'Allemagne par les armées françaises, occupation à laquelle a participé le tout jeune Aragon. Au cœur de ce qu'on peut appeler « roman » faute de mieux se trouve une étrange histoire de bouteilles qui par un fil caché renvoie à l'inondation du Rhin et à une incroyable histoire de faisans, oiseaux perdant le sens de l'équilibre et tombant dans l'eau du Rhin. Aragon imagine une perte totale de repères d'espace et de temps et joue avec la chute qui s'ensuit. Ce travail sur la perte des repères est lancé par le texte trouvé dans une des bouteilles<sup>31</sup> :

#### AILLEURS UN JOUR OU L'AUTRE

Perdu au bord d'un lac sans fond dans lequel se mire un ciel inconnu. Parviendrais-je jamais à lier à mon existence les siècles humains dont la piste effacée ne semble pouvoir croiser ces parages ?<sup>32</sup>

Toute cette histoire de bouteille à la mer traite de la dislocation du temps et de l'espace et pour moi fait référence à cette découverte fondatrice faite à Couvrelles. La naissance à l'écriture s'est faite autour de cet événement. A partir de là l'axe le plus fort de la poétique d'Aragon se centrera sur la tentative de reproduction par l'expérience poétique de ce point mort, de ce temps particulier qui est à la fois un temps mort et une expansion du temps. Toute la tension qui fait la force des textes sera de renaître en ce point précis de la découverte d'un ailleurs. Aragon l'appellera « la consternation du temps »: « J'appelle poésie un conflit de la bouche et du vent la confusion du dire et du taire une consternation du temps la déroute absolue<sup>33</sup> ». De nombreux textes rejoueront cet arrêt temporel, présent qui offre le monde

---

<sup>30</sup> Id., p.14.

<sup>31</sup> Les autres bouteilles renferment des textes faisant état aussi de la déstabilisation totale.

<sup>32</sup> *Les Aventures de Télémaque*, La Pléiade, tome 1, 1997, p. 211. Les italiques sont d'Aragon ;

<sup>33</sup> *Le Fou d'Elsa*, « La Bourse aux rimes », Gallimard, p.21.



Revue Baobab: numéro 4  
Premier semestre 2009

dans le plaisir sensuel de sa présence immédiate et permanente. Cette exaltation, est par exemple redite par les yeux de Raoul Blanchard dans *Les Communistes* :

Il y a dans les ruines à l'état naissant quelque chose qui stupéfie : à l'instant ceci était une maison...maintenant ce n'est plus rien ...et des meubles demeurent en suspens sur les plaies béantes, et des gens ensanglantés et fous traversent portant une femme par les pieds et sous les épaules...<sup>34</sup> (234)

La vie et la naissance, naissance dans la mort et mort dans la naissance se retrouvent ici dans ces ruines à l'état naissant. La catastrophe stupéfie ; elle est, elle me fait naître.

Aragon Simon donc, deux grandes voix françaises, deux univers qui ont formé notre sensibilité, qui nous ont aidés à lire notre monde, à naître au monde, à être pleinement lecteurs et acteurs du texte. L'univers de Simon est celui d'un monde englué et fragmenté. Sa poétique est de rejouer cette fragmentation et le tâtonnement de l'écriture et de la lecture. Aragon lui, lance dans cette fragmentation et déstabilisation un lyrisme dans la tension temporelle de l'instant. Aragon et Simon sont nés dans le traumatisme de la guerre. L'effraction du réel dans *ces semblances d'avant qu'ils ne naissent* a été à la fondation de leur écriture.

---

<sup>34</sup> *Les Communistes*, Œuvres romanesques croisées, tome 25, p 238.